

Evidemment Louis Clermont avait acquis la certitude que Sylvain était un ennemi pour lui.

Et alors, que s'était-il passé ?

Quel acte cet homme, qui ne reculait devant rien, dont il connaissait la froide résolution et l'énergie sévère, avait-il pu accomplir, pour se débarrasser d'un témoin, pour réduire au silence la bouche prête à le dénoncer ?

Quel plan ténébreux avait-il conçu ?

Avait-il réussi ?

Avait-il échoué ?

Dans le premier cas, c'était un nouveau crime à ajouter à la série de ceux auxquels Cuchillo se trouvait mêlé, qu'il avait acceptés, et qui lui pesaient de plus en plus, comme une chaîne dont chaque anneau eût été formé d'un boulet de fer.

Dans le second cas, tout n'allait-il pas se découvrir ?

Et Cuchillo, longtemps plus malheureux que coupable, n'allait-il pas, cette fois, tomber justement dans la honte méritée et sous le coup des lois audacieusement violées par lui ?

Cette attente et ces incertitudes devenaient insupportables pour le faux marquis ; et néanmoins, il ornigait de s'assurer de la réalité, d'apprendre, de constater ce qu'il prévoyait.

Cependant, à midi, quand il vit que plusieurs domestiques du château allaient partir à la recherche des deux hommes, il jugea prudent de les accompagner, d'ailleurs, heureux d'échapper à son agitation intérieure par du mouvement et une occupation matérielle.

Il prit avec lui deux garçons de ferme, et monta dans la voiture qu'on avait attelée.

La première chose à faire était tout naturellement de se rendre chez le métayer où, la vicille, Sylvain avait dû conduire M. Bernard.

Le cheval partit au grand trot, et, en trois quarts d'heure, en passant par la route, on arriva chez le brave paysan, qui parut fort surpris de l'aventure.

Il déclara que M. Bernard et Sylvain avaient passé une partie de la journée avec lui, et qu'ils étaient repartis pour le château, vers les cinq heures, un peu avant la tombée de la nuit.

— Quel chemin ont-ils pris ? demanda Cuchillo.

— La grand'route.

— Celle par laquelle nous sommes venus ?

— Celle-là même.

— Il n'y en a pas d'autre ?

— Non.

— C'est étrange ! Nous avons rien remarqué sur notre passage.

— Peut-être bien qu'ils se seront arrêtés dans le village, pour se rafraîchir au cabaret.

— Allons-y ! répliqua le marquis.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1<sup>er</sup> Décembre 1886 — (No 364).

M. Raboudin, qui n'est pas très heureux en ménage, se plaint de sa femme à un ami.

— Je fais cependant tout ce que je peux pour lui être agréable, soupire-t-il mélancoliquement. Le matin, j'essuie sa vaisselle, j'essuie ses meubles, et le soir...

— Le soir, interrompit le confident, il faut encore que vous essayiez sa mauvaise humeur !

## LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

IV

« Le moment vint même où il put compter sur un amour partagé, sur un avenir de bonheur : la jeune femme était émue, rougissait, pâissait à son aspect. Elle se cachait pour le voir et n'avouait point à sa mère leurs rencontres.

« Elle accepta, elle accueillit son hommage ; elle se laissait bercer de douces paroles, elle trouva son caractère bizarre et bien tranché avec celui des mignons de Versailles... et puis, le jour où elle fut lasse de ce joujou, elle le jeta de côté sans même prendre la peine de l'en avertir.

« Le malheureux cloué sur son lit par une maladie cruelle, un délire et une fièvre qui le séparaient de tout le monde, apprit en reprenant ses sens qu'elle avait choisi un mari, qu'elle était partie avec lui, qu'elle l'avait abandonné !

« Il faillit en mourir de nouveau ; mais il revint à la vie pour se venger, pour se souvenir éternellement de celle qui avait brisé ses espérances après les avoir fait concevoir.

— Monsieur, interrompit un homme dont le bras vint se placer entre l'inconnu et la comtesse Dandolo, monsieur, vous me prouvez ceci, vous me le prouvez, entendez-vous !

— Mon Dieu ! murmura la comtesse, qui se sentait défaillir, c'est Andrea ! Ayez pitié de moi !

— J suis tout disposé à le faire lorsque vous me prouvez aussi que vous avez le droit d'être si exigeant.

Le comte ôta son masque et montra son pâle visage.

— Et quand vous m'aurez prouvé que vous êtes un imposteur, vous aurez à me rendre raison de l'insulte faite à la comtesse.

— Très-volontiers, monsieur le comte ; mais tout cela se passera, si vous le voulez bien, hors des Etats de la sérénissime République. Vous connaissez sans doute les inquisiteurs d'Etat, et je sais avec quel soin on loge les étrangers dans la juridiction de Venise.

— Soit, monsieur. Où voulez-vous que nous nous rencontrions ?

— Pourquoi pas sur le navire français entré hier dans le port ? cela vous évitera un voyage.

— Allons-y donc sur-le-champ ! dit le comte.

— A vos ordres, j'y suis connu, on nous y recevra à toute heure.

— Mon ami ! Andrea ! interrompit la comtesse, permettez-moi de vous suivre ; ne me laissez pas accuser sans que je puisse me défendre : vous savez...

— Madame, répondit le comte avec un regard tranchant comme une lame de poignard, savez-vous où est votre sœur ?

— Je vous l'avais confiée, qu'en avez-vous fait à votre tour ?

— Elle est au bras de cet homme, dont vous pouvez deviner le nom ! Demandez-lui maintenant de vous la rendre.

V

Aurore était, en effet, au bras de l'inconnu, qui, aux paroles du comte, avait levé son chapeau, ôté son masque et montré les admirables traits d'Armand de Nareil. La comtesse jeta un cri involontaire et saisit vivement sa sœur, qu'elle attira à elle malgré sa résistance.